



LE MESSIANISME
EST-IL UN DES FONDEMENTS DE LA POLITIQUE ETRANGERE AMERICAINE ?

Mémoire de géopolitique

Du chef d'escadron Yan COURTIN, gendarmerie nationale

Dans le cadre de l'étude dirigée « la politique étrangère américaine »

Directeur : Madame Denise ARTAUD

Avril 2002

- 1. Titre : Le messianisme est-il un des fondements de la politique étrangère américaine ?**
- 2. Chef d'escadron Yan COURTIN, gendarmerie nationale**
- 3. 13 mars 2002**
- 4. Division A**
- 5. Nature du travail : Mémoire de géopolitique**
- 6. Synthèse du document : L'étude ciblée de l'Histoire des Etats-Unis met en exergue les facteurs qui fondent la détermination de la politique étrangère américaine. Le messianisme apparaît ainsi comme « un fil rouge » dans ce domaine. La prépondérance du facteur de l'expansion économique et de l'internationalisation alliés à une judicieuse utilisation/ manipulation de la part du monde politique, notamment depuis 1989, a concouru ensuite à renforcer ce messianisme qui, malgré la perte d'influence de la religion protestante, tend à amalgamer réussite du système capitaliste et universalité des valeurs américaines.**
- 7. Mots clés : États-Unis, constitution, messianisme, protestantisme, politique**

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PARTIE I : LES ORIGINES DU MESSIANISME AMERICAIN

**Les colons et la religion
La Constitution américaine
La destinée manifeste**

PARTIE II : LE DEVELOPPEMENT MONDIAL

**L'âge d'or
Les épreuves
La période anti-communiste**

PARTIE III :L'INCERTITUDE

**La société américaine du XXIème siècle
Les nouveaux concepts
La nouvelle croisade**

CONCLUSION

TABLE DES MATIERES

Introduction	P.5
1.) Première partie : L'origine du messianisme américain	P.7
<i>1.1.) les colons et la religion</i>	P.7
<i>1.2.) La Constitution américaine</i>	P.9
<i>1.3.) La destinée manifeste</i>	P.11
2.) Deuxième partie : Le développement mondial	P.19
<i>2.1.) L'âge d'or</i>	P.20
<i>2.2.) Les épreuves</i>	P.21
<i>2.3.) La période anti-communiste</i>	P.26
3.) Troisième partie : L'incertitude	P.31
<i>3.1) La société américaine du XXIème siècle</i>	P.31
<i>3.2) Les nouveaux concepts</i>	P.34
<i>3.3) La nouvelle croisade</i>	P.36
Conclusion	P.38
Bibliographie	P.40

INTRODUCTION

Le fonctionnement institutionnel des Etats-Unis (E.U.) est fortement marqué par l'héritage du passé et met en évidence quelques facteurs qui tendent à accroître l'idée que les E.U. n'ont pas de politique étrangère clairement définie. En effet, la constitution américaine, basée sur le compromis à réaliser entre le pouvoir des Etats et le pouvoir fédéral, permet aux différents acteurs de peser plus directement sur la définition et la conduite d'une politique ce qui peut troubler la lisibilité des actions entreprises dans le domaine international pour des observateurs étrangers et une population américaine désinformée.

Une étude ciblée de l'Histoire des Etats-Unis révèle les facteurs qui fondent la détermination de la politique étrangère américaine. Le messianisme¹ apparaît ainsi comme « un fil rouge » dans ce domaine.

La prépondérance du facteur de l'expansion économique et de l'internationalisation alliés à une judicieuse utilisation/ manipulation de la part du monde politique, notamment depuis 1989, a concouru ensuite à renforcer ce messianisme qui, malgré la perte d'influence de la religion protestante, tend à amalgamer la réussite du système capitaliste et l'universalité des valeurs américaines. Enfin, sous la double pression des autres civilisations d'une part, et de la société américaine en pleine mutation d'autre part, ce véritable « messianisme transgénique », véhiculé par la politique étrangère des Etats-Unis subit actuellement des revers et semble avoir atteint des limites que Samuel HUNTINGTON avait discerné dans son ouvrage paru en 1997 (« le choc des civilisations »). Les récents évènements du 11 septembre 2001

L'objet du présent mémoire est de démontrer à des lecteurs, non spécialistes des Etats-Unis, à quel point, parmi les facteurs qui fondent usuellement la politique étrangère d'un Etat, l'influence des origines de la démocratie américaine reste très présente, notamment en ce qui concerne les facteurs idéologiques.

¹ Messianisme : croyance selon laquelle un messie personnel viendra affranchir les hommes du péché et rétablir le Royaume de Dieu sur la terre.

Contrairement à une instruction judiciaire qui doit légalement être effectuée « à charge et à décharge », le travail qui suit focalise volontairement sur le messianisme en occultant les autres facteurs usuellement reconnus comme fondements de la politique étrangère des Etats-Unis (économiques, culturels, etc.) ou en les utilisant en qualité d'arguments au service de la démonstration.

La dernière précaution nécessaire, avant de préciser le plan suivi, consiste à mettre en évidence la difficulté de traiter également l'idéologie américaine et notamment le facteur religieux sans porter aucun jugement moral tant sur les valeurs du protestantisme que sur les valeurs de l'Amérique.

Une abondante littérature existe sur la politique étrangère des Etats-Unis et si « tout » n'a pas été écrit car cette histoire est vivante et se construit quotidiennement, il a été relativement aisé de trouver les éléments utiles à la démonstration. Pour l'étayer cependant, il a été nécessaire de procéder à des recherches et à un tri sélectif car si le facteur messianique, de « fil rouge » comme il a été qualifié supra, est très nettement perceptible, des origines des Etats-Unis jusqu'à la seconde guerre mondiale, il devient filigrane de 1945 à nos jours.

C'est pourquoi, afin de rendre le propos plus compréhensible, un plan chronologique a été privilégié. Il s'agira dans un premier temps, d'identifier et de caractériser les gènes du facteur messianique américain puis, dans un deuxième temps, de suivre son développement mondial jusqu'à la fin de la guerre froide et enfin d'analyser la période d'incertitude de cette fin du XXème siècle.

I L'origine du messianisme américain

Par rapport à la définition littérale du terme « messianisme » citée en introduction, il est utile de préciser qu'il doit être compris ici dans un sens plus large. En effet, par messianisme, il faut entendre également le comportement qui est induit par cette croyance. Généralement, à cette notion on peut associer le prosélytisme² qui est effectué par les croyants. Concernant la religion chrétienne et protestante en particulier, il s'agit d'évangélisation³. Afin de caractériser le messianisme américain et de le distinguer de ses prédécesseurs européens ou de phénomènes identiques au sein d'autres religions, il est utile d'aborder le facteur humain et en particulier de montrer qui étaient les premiers colons et comment ils ont intégré leur religiosité en parallèle de la création politique des Etats-Unis. C'est pourquoi, dans un premier temps seront décrites synthétiquement les composantes de la population américaine originale. Dans un deuxième temps, l'évocation des conditions qui accompagnent la création de la Constitution du pays en 1787 permettront de comprendre la fusion effectuée entre l'idéologie religieuse et politique. Enfin, au cours de la période qui suivit, il sera plus facile d'appréhender la notion de « destinée manifeste » qui fonde et « habille » la politique intérieure et la politique étrangère américaine de cette fin du XIXème.

1.1 Les colons et la religion

Des premiers colons de la communauté puritaine échouée dans la zone peu hospitalière du cap Code en 1620, aux suivants pendant plus de deux siècles, la composition sociologique de ces vagues d'émigrants reflète la société européenne pendant cette période. En effet, loin des images populaires qui montrent des bagnards, des « femmes de mauvaise vie » et des prédicateurs illuminés comme seuls colons, plus ou moins volontaires, la réalité fut plus variée et il n'est pas tout à fait exact de conclure que l'Europe s'est débarrassée de ses éléments indésirables en les envoyant en Amérique.

Les vagues d'immigration ont été motivées le plus souvent par des facteurs économiques concrets comme des famines, des épidémies, la pauvreté et la misère. Le seul point commun que l'on peut

² Prosélytisme : zèle ardent pour recruter des adeptes, pour tenter d'imposer ses idées.

³ Evangélisation : action d'évangéliser, prêcher l'Évangile à des populations non chrétiennes

mettre en avant pour tous les colons, c'est l'espoir d'une vie meilleure. Cette motivation est essentielle et puissante car elle pousse des familles entières à accepter d'abandonner tout ce qu'elles connaissaient jusqu'alors, et le peu qu'elles possédaient, pour l'inconnu. Les renseignements en provenance de ce nouveau monde, véhiculés par la rumeur compte tenu de la faiblesse des vecteurs de communication de l'époque, étaient fragmentaires et le plus souvent erronés. Parmi ces « colons de la misère » qui représentaient l'essentiel des bataillons d'émigrants, il y avait effectivement des repris de justice et ce que l'on peut appeler des aventuriers, des marginaux et des familles de religion protestante avec leurs pasteurs. Leur présence s'explique tout naturellement lorsque l'on se replace dans le contexte historique.

Les guerres de religion en France et les persécutions qui suivirent avaient entraîné l'exil vers la Suisse, l'Allemagne et l'Angleterre de milliers de familles protestantes. Ces dernières avaient déjà vécues un déracinement et fait l'objet de l'ostracisme de leurs concitoyens. Il est donc tout naturel de retrouver parmi les émigrants et dès les premières vagues, un pourcentage non négligeable de communautés protestantes. Ces immigrants étaient des protestants puritains qui croyaient en l'éthique du travail, en l'esprit d'épargne, en la capacité de l'individu de résoudre ses difficultés, au progrès tant individuel que collectif, enfin, en leur mission de donner l'exemple au monde entier. L'Amérique est pour eux terre « d'évidence », au sens religieux du terme : le principe du droit à la colonisation est révélé à cette minorité choisie, détentrice de la vraie foi qui, contre l'hérésie papiste⁴ et les errements de l'Eglise d'Angleterre, est à la fois tenante et dépositaire de l'orthodoxie protestante. Le pasteur, John WINTHROP, chef de file des puritains émigrés d'Angleterre qui établirent la colonie de Massachusetts bay en 1630, déclare : « *nous serons comme la cité sur la colline et tous les regards seront tournés vers nous.* » et jette les bases d'une nouvelle société égalitaire. Il y a donc chez ces colons , à la fois la volonté de construire un monde meilleur mais aussi le devoir de réussite et corollairement l'angoisse de l'échec avec une certaine paranoïa envers tout ce qui pourrait entraver cette quête du bonheur. Convaincus de participer à un dessein divin, ce destin exceptionnel pressenti pousse les premiers colons à être des prophètes pour convaincre les autres immigrants et les autochtones de leurs croyances envers cette évidence et cette prédestination.

De la sorte, ils renforçaient chez les autres colons, souvent d'origine modeste et peu cultivés, au travers de la motivation initiale et partagée de construire une société nouvelle et meilleure, le

⁴ papiste : péjoratif, nom que les protestants donnaient aux catholiques romains.

sentiment qu'ils participaient à une aventure peu commune qui ne pouvait qu'être d'essence divine. Toute cette période de développement, de découverte, de vie au jour le jour voire tout simplement de survie, n'est cependant pas toujours propice à une croissance linéaire de l'influence protestante. Périodiquement, certains mouvements religieux voient le jour pour relancer le prosélytisme et l'évangélisation ou rappeler les valeurs fondamentales des premiers colons. On peut ainsi citer dans les années 1740, un mouvement plus durable appelé « le grand réveil » par analogie au Réveil (le), ensemble de mouvements religieux qui, avec pour foyer principal Genève, marquèrent le renouveau protestant en France et en Suisse au début du XIX^{ème} siècle.

La société américaine originale, véritable « melting pot », au moins en ce qui concerne les nationalités, ne représente pas une grande diversité de cultes. La religion protestante, essentiellement anglo-saxonne (anglaise et allemande), est majoritaire et la plus active même si elle tend déjà à se diversifier et à s'éloigner de l'idéologie européenne pour fonder, au travers de multiples églises, une identité religieuse américaine propre.

Parallèlement à cette dernière, la population américaine crée également son identité politique.

1.2 La Constitution américaine

Sous la domination politique de l'Angleterre, l'Amérique se constitue progressivement de communautés en colonies au fur et à mesure de l'arrivée de immigrants et de la découverte d'espaces nouveaux. De 1754 à 1776, suite à une succession de pratiques maladroites et vexatoires envers les colons, notamment la levée d'impôts pour financer les guerres britanniques, les treize colonies obtiennent l'indépendance par la force. Situées le long de l'Atlantique et sans réels liens commerciaux entre elles, elles étaient surtout unies dans leur haine de l'Angleterre. La construction politique des Etats-Unis se concrétise alors dans la « déclaration d'indépendance », rédigée par Thomas Jefferson (1743-1826), président des Etats-Unis de 1801 à 1809. Il s'agit là de la première expression d'une théorie politique américaine. Elle s'inspire des idées de Locke⁵ connues des lecteurs américains cultivés, par la diffusion d'essais politiques dont « la lettre sur la tolérance » (1689) et les deux « traités sur le gouvernement civil » en 1690 (*The Fédéralist*), et expérimentées lors de la résistance à l'oppression anglaise.

⁵ Locke John : (1632-1704), philosophe anglais, promoteur du libéralisme politique, auteur de nombreux ouvrages.

Compte tenu de l'époque, de l'origine des immigrants, de leurs convictions religieuses et de leur culture intellectuelle, cette théorie repose sur deux fondements principaux dont Jefferson tenta de faire une synthèse : le domaine religieux d'une part mais surtout l'héritage des institutions anglaises et les théories du Siècle des Lumières avec notamment les écrits de Montesquieu⁶. C'est ainsi que l'existence de droits naturels, le principe d'une égalité fondamentale entre les hommes apparaissent-ils à Jefferson comme autant d'évidences dont il faut tenir compte dans l'élaboration du pacte républicain. L'évidence rationnelle remplace , ou complète, celle issue de la sphère divine, pour tracer au peuple élu le chemin du gouvernement idéal et leur quête du bonheur (« *pursuit of happiness* »). Ces idées fondamentales apparurent dans les constitutions dont se dotèrent immédiatement huit des nouveaux Etats (« *Bills of rights* »).

La Constitution américaine de 1787 fut également une copie assez fidèle de la Constitution anglaise de l'époque. Les « pères fondateurs » (founding fathers), érudits, avocats pour une part, planteurs ou marchands au nombre de 55 étaient des hommes nouveaux en politique et seuls 5 d'entre eux avaient participé à la rédaction de la Déclaration d'Indépendance. La difficile élaboration de cette Constitution (il fallut plusieurs mois pour la rédiger et trois ans aux treize Etats pour la ratifier) était due à la confrontation de deux courants politiques : les fédéralistes favorables à un gouvernement fédéral puissant et les anti-fédéralistes qui prônaient la liberté des Etats. Les, désormais Américains, avaient toujours à l'esprit l'idée qu'ils devaient constituer une société nouvelle, différente des sociétés européennes qu'ils avaient quitté. A son entrée à la Maison Blanche en 1800, Jefferson choisit l'occasion de son « Adresse inaugurale » pour rappeler que les Américains occupent une place à part dans le concert des nations, loin des tumultes qui ensanglantent la vieille Europe, et que leur pays est un sanctuaire confié au peuple élu par la main du Très Haut : « *...possessing a chosen country.* ».

La démocratie américaine est donc plus fille de la religion que de la raison. C'est ainsi que toutes les décisions politiques peuvent, s'il n'existe pas de raisons objectives, être justifiées par l'application de la loi divine ce qui laisse une large place à l'interprétation subjective. La notion de « destinée manifeste » s'inscrit tout à fait dans ce contexte.

⁶ L'esprit des lois, Montesquieu, 1748.

1.3 La destinée manifeste

Le droit à la terre est ressenti comme transcendant et la présence d'autochtones ne doit pas être un obstacle puisqu'il entre dans la mission des pionniers de transmettre la parole divine. S'ouvre ainsi une période d'expansion territoriale qui consacrera la notion de « Destinée manifeste », créée par O'SULLIVAN, journaliste, en 1845, au sujet de l'annexion du Texas : « *Toujours plus.... Jusqu'à ce que notre destinée nationale soit accomplie et que.....ce continent illimité nous appartienne entièrement.* »⁷.

Pour bien appréhender cette notion qui est fondamentale, encore aujourd'hui, et profondément intégrée à la pensée américaine, il est d'abord utile de décrire succinctement la situation exceptionnelle de l'Amérique au XIX^{ème} siècle sur le plan démographique et religieux. Ensuite, il sera possible de comprendre comment cette notion de destinée manifeste a rencontré un large écho dans la société américaine, quels ont été ses premiers effets politiques et aussi évoquer les éléments qui ont permis une interprétation déviante de cette notion avec des conséquences récurrentes dans les décennies qui suivirent .

L'un des signes distinctifs des Etats-Unis a toujours été la croissance. Dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, le pays a connu un taux de croissance inégalé dans trois domaines : démographique, territorial et économique. La population des Etats-Unis a triplé, la taille du pays a quadruplé, en colonisant, conquérant, annexant ou achetant des territoires occupés depuis des millénaires par les Indiens et revendiqués par la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne et le Mexique. Au cours de ce demi-siècle, le produit national brut a également septuplé. A l'époque de l'acquisition de la Louisiane, en 1803, Thomas Jefferson estimait que le territoire qu'il venait d'acheter à Napoléon III, suffirait à absorber la croissance américaine pour les milliers de générations à venir : « ... *with room enough for our descendants to the thousandth and thousandth generation...* ». Or, en 1850, soit deux générations plus tard, non seulement les Américains remplissaient cet espace, mais ils avaient en outre essaimé jusqu'à la côte du Pacifique.

⁷ La guerre de sécession, p.57, James M. Mc PHERSON, R. LAFFONT Editions, réimp. Juil ;1999

Cet accroissement démographique s'accompagne d'une scolarisation massive dans le pays depuis le XVII^{ème} siècle qui découlait de la réforme protestante. En effet, l'état de prêtrise de tous les croyants les obligeait à savoir lire pour comprendre la parole de Dieu. Au XIX^{ème}, la religion continue à jouer un rôle fondamental dans l'éducation américaine. La plupart des universités et de nombreuses écoles secondaires étaient financées par des églises appartenant à diverses confessions. Les écoles publiques elles-mêmes reflétaient les principes de la foi protestante. Depuis 1830, une rapide expansion et une rationalisation du système d'instruction publique, parties de la Nouvelle Angleterre, s'étaient répandues vers l'ouest et le sud. Un des objectifs premiers de ces écoles était toujours d'inculquer les valeurs morales protestantes de la « régularité, la ponctualité, la constance et le zèle » grâce à « une instruction morale et religieuse quotidienne », comme l'expliqua l'inspecteur général de toutes les écoles du Massachusetts en 1857.⁸

La doctrine de la destinée manifeste est également le fruit d'une politique expansionniste des hommes politiques qui se succédèrent au XIX^{ème} siècle. Il s'agissait d'ailleurs d'une doctrine principalement démocrate. Depuis le jour où Thomas Jefferson avait triomphé de l'opposition fédéraliste à l'achat de la Louisiane, les démocrates avaient activement prôné l'expansion des institutions américaines d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord, que cela plût ou non aux autochtones, Indiens, Espagnols, Mexicains et autres Canadiens. Lorsque Dieu avait assuré le succès des soldats américains durant la guerre d'Indépendance, expliqua un représentant démocrate en 1845, il n'avait pas « voulu que les Etats originels fussent les seuls lieux de résidence de la liberté sur terre. Au contraire, il ne les avait conçu que comme le grand centre d'où irradieraient encore et toujours la civilisation, la religion et la liberté, jusqu'à ce que le continent tout entier pût se repaître de leurs bienfaits »⁹. Les whigs, autre composante politique majeure de l'époque issue du parti whig qui apparut vers 1860 en Angleterre (et qui devint le parti libéral), n'avaient rien contre l'idée d'étendre les bienfaits de la liberté américaine, fût-ce aux Indiens et aux Mexicains, mais ils répugnaient à l'idée de l'imposer par la force. Conformément aux origines évangéliques d'une grande partie de l'idéologie whig, ils croyaient

⁸ La guerre de sécession, p.28, James M. Mc PHERSON, R. LAFFONT Editions, réimp. Juil ;1999

⁹ La guerre de sécession, p.57., James M. Mc PHERSON, R. LAFFONT Editions, réimp. Juil ;1999

d'avantage aux missions qu'à l'annexion. Dans les deux cas, il s'agit d'une divergence de vues sur les moyens d'arriver au même but. La querelle est donc sur la forme et non pas sur le fond : le modèle américain de liberté, de religion et de civilisation doit être imposé aux autres peuples, « non éclairés », parce qu'il est le meilleur.

Cette croyance dogmatique a imprégné fortement la conscience américaine et fournit le commencement de la compréhension d'une politique étrangère expansionniste fondée sur un messianisme actif. Il existe toutefois entre les deux partis, au cours de ce siècle, un antagonisme certain sur le sujet. La doctrine Monroe (1823), du nom de son auteur, président des Etats-Unis (1817 à 1825), conduite par John Quincy Adams¹⁰, vise à protéger les colonies originelles et les Etats plus récents des visées d'autres nations européennes ou sud-américaines sur le continent américain. Elle justifie l'établissement de « zones tampons » constituées de nouveaux territoires périphériques et condamne toute intervention européenne dans les affaires de l'Amérique et vice versa. Cette expansion défensive forcenée ne rencontre pas toujours l'adhésion des whigs. De plus, cette notion en gestation de destinée manifeste, non encore exprimée par son auteur à cette date, dissimule également des visées plus économiques et pour tout dire basement matérielles et mercantiles. L'ouest sauvage, où l'on accepte avec condescendance d'exiler les tribus indiennes, est réputé être un désert aride et inexploitable. Or, le « *wilderness* »¹¹ s'avère regorger de richesses minières et agricoles qui justifient la poursuite de l'expansion territoriale au détriment de l'autodétermination des peuples, de la liberté et de la démocratie. La théorie de la destinée manifeste est donc caractérisée par un flou idéologique, un certain sophisme voire même un cynisme certain.

C'est ainsi qu'apparaît une loi de l'évidence géographique. Le Dieu qui a présidé au peuplement du continent, a également posé des frontières incontestables. La vérité divine peut se lire sur la carte et la configuration du territoire autorise quelques conclusions rapides. La Floride et la Nouvelle-Orléans sont perçues comme faisant partie de l'empire de la liberté. La réalité commerciale vient étayer cette thèse : la Floride, sorte d'appendice continental, ne peut se développer qu'en resserrant ses liens avec les Etats-Unis car l'Espagne est trop loin pour être un partenaire commercial viable. La continuité territoriale n'est même pas un obstacle au développement de cette évidence géographique. John Quincy Adams, en 1823, considère Cuba et

¹⁰ John Quincy ADAMS : membre de l'administration de Hoover puis président des Etats-Unis de 1825 à 1829

¹¹ Wilderness : monde sauvage

les îles des Caraïbes comme des appendices du continent : « *These islands from their local position are natural appendages to the North American continent...* ».

La référence biblique sera toujours invoquée pour justifier et donner une apparence de légalité à cette expansion. En 1854, un document diplomatique, appelé par la suite « le manifeste d'Ostende », revendiquait Cuba dans les termes suivants : « *Cuba est aussi nécessaire à la république nord-américaine que n'importe quel membre de son actuelle [...] famille d'Etats* ». Si les Etats-Unis décidaient que leur sécurité passait par la possession de l'île et si l'Espagne persistait à refuser de leur vendre, alors « *[les] tentatives [américaines] de la ravir à l'Espagne [seraient] justifiées par toutes les lois, humaines et divines* ».¹²

Concernant la population indienne , il a été facile pour les gouvernements successifs de considérer que les hommes devant se multiplier et pour cela faire fructifier la terre qui leur a été confiée, l'Indien qui se contente de chasse et de cueillette et laisse en friche la terre nourricière est indigne de revendiquer un quelconque titre de propriété permanent. C'est ainsi que l'on peut, sans soulever beaucoup d'émotions, organiser des déplacements massifs de populations. Il est possible en l'occurrence de citer le *Removal Act* signé en 1832 par le gouvernement Jackson en prélude au déplacement massif des Cherokees le long de la tristement célèbre Piste des larmes. Ce cas est d'ailleurs symptomatique de l'hypocrisie manifestée par les colons de l'état de Georgie qui souhaitaient pouvoir étendre la culture du coton. La nation Cherokee avait en effet réussi à se conformer au modèle agricole véhiculé par la politique indienne de Jefferson et s'était même dotée d'une constitution copiée sur celle des Etats-Unis. Les missionnaires protestants avaient ouvert des écoles et évangélisaient les Indiens.

C'est sous l'unique mandat de James K. Polk, élu en 1844, que les acquisitions de territoire furent les plus importantes : le pays s'agrandit des deux tiers grâce à l'annexion du Texas, à la délimitation de la frontière de l'Oregon et à la saisie de tous les territoires mexicains situés au nord du 31^{ème} parallèle.

John O'SULLIVAN, homme de lettres et aventurier, fonde en 1837 la *democratic review*, magazine littéraire proche du parti démocrate. Il devient le père de la formule « *manifest destiny* » dans un article publié dans le numéro de juillet- août 1845 et le théoricien de ce principe.

¹² La guerre de sécession, p.125, James M. Mc PHERSON, R. LAFFONT Editions, réimp. Juil ;1999

Il faut ici, et en écho à un slogan des années 1890 : « *expand or explode* », évoquer un élément (supplémentaire ?) de la déviance progressive du messianisme initial. Il s'agit de la théorisation raciale qui s'est construite parallèlement ou, à partir, de cette destinée manifeste.

L'expansion est un signe évident de bonne santé pour un peuple conquérant. Si le Seigneur a choisi de confier la mission civilisatrice aux blancs américains, c'est probablement qu'Il leur reconnaît des qualités supérieures. O'SULLIVAN estime que les Américains constituent un peuple neuf, dont les origines exclusivement européennes se sont fondues dans une identité spécifique, en rupture avec un passé plus honteux que glorieux. Au cours du XIX^{ème} siècle, y compris en Europe, les thèses scientifiques sur le monogénisme ou le polygénisme se multiplièrent. Les races identifiées furent l'Européenne, L'Américaine, l'Asiatique et l'Africaine. Inévitablement, certains scientifiques s'évertuèrent à établir une hiérarchisation avec, invariablement, la race blanche au sommet et plus précisément anglo-saxonne. De la sorte, la théorie de la destinée manifeste, d'évidence biblique, est confortée par l'analyse scientifique et permet au peuple américain naturellement dominant de poursuivre son expansion et sa main-mise sur les autres peuples.

La contradiction est cependant flagrante entre cette théorie et les principes égalitaires de la Constitution américaine. Le débat fut d'ailleurs très vif sur ce sujet et il ne faut pas conclure hâtivement que tous les Américains étaient des fanatiques illuminés. La guerre de sécession constitue un épisode particulièrement intéressant car il montre l'exacerbation des passions du peuple américain et forge sa détermination pour l'avenir.

La guerre de sécession, dont on estime couramment qu'elle avait pour unique objet d'abolir l'esclavage, a eu en fait des causes bien plus complexes et variées. James M. MAC PHERSON, historien, a mis en lumière ces dernières dans son ouvrage *Battle cry of freedom*, (traduit en 1991) et son issue façonna les Etats-Unis pour le siècle à venir.

Entre les Etats du Sud et les Etats du Nord, il y a eu pendant des décennies une lente dégradation des relations sociales. Le développement économique rapide du pays et l'urbanisation croissante générèrent un déséquilibre grandissant entre les couches de la société mais également selon les Etats et en particulier ceux de nord et du sud. En effet, malgré un dynamisme extraordinaire, les Etats du Nord, qui passaient d'une économie agricole de petits fermiers à une société industrielle

d'ouvriers, étaient gagnés peu à peu par l'agitation sociale. Le Sud en revanche, conforté par la vente massive aux puissances européennes du coton récolté par des esclaves, main d'œuvre à bon marché, maintenait une qualité de vie fondée sur l'ordre social établi dans une société où l'esclavage devint essentiel pour l'économie et à la culture de la région. Traduites le plus souvent au niveau politique, ces querelles tenaient également au mépris des uns envers les autres en ce qui concerne le mode de vie. Tous croyants, ils avaient cependant une vision opposée de « l'institution particulière », artifice sémantique pour désigner l'esclavage. Pour beaucoup d'Américains, la servitude semblait incompatible avec les idéaux qui avaient présidé à la naissance de leur république. Si tous les hommes étaient nés égaux et nantis par le Créateur de certains droits inaliénables, parmi lesquels la liberté et la quête du bonheur, comment pouvait-on justifier l'esclavage imposé à des millions d'hommes et de femmes ? la génération qui avait lutté pour l'indépendance avait d'ailleurs aboli l'esclavage dans les états situés au nord.

Dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle, une vague de renouveau protestant, connue sous le nom de « second grand réveil », déferla sur le pays. En Nouvelle-Angleterre, dans le nord de l'état de New York et dans les zones du vieux Nord-Ouest situées au-dessus du 41^{ème} parallèle et peuplées de descendants des Yankees (sobriquet donné initialement par les Anglais aux colons révoltés de la Nouvelle Angleterre), cet enthousiasme évangélique engendra de très nombreux mouvements de réforme culturelle et morale. Le plus dynamique d'entre eux fut le mouvement abolitionniste. Pour eux, le péché social le plus odieux était l'esclavage. Aux yeux de Dieu, tous les peuples étaient égaux ; les âmes des Noirs valaient bien celles des Blancs.

Ce mouvement abolitionniste s'inscrit dans un courant d'inspiration religieuse typiquement américain car il dénonce le péché de l'esclavage plus qu'il ne défend les droits des esclaves. Les propriétaires d'esclaves ne se considéraient pas comme des pécheurs notoires et ils prétendaient que l'esclavage n'était pas un fléau mais au contraire un bienfait et le fondement de la prospérité et de la suprématie blanche, nécessaire pour empêcher les Noirs de sombrer dans la barbarie, le crime et la misère. La question de l'esclavage aurait probablement provoqué l'affrontement Nord-Sud dans n'importe quelles circonstances, mais ce fut la croissance tentaculaire du pays qui la rendit aussi explosive. La « destinée manifeste » des trois millions de kilomètres carrés à l'ouest du Mississippi était-elle d'être libres ou esclavagistes ? Dans un souci d'éviter une sécession, les hommes politiques du Nord tentaient dans un premier temps d'éviter l'extension de

l'esclavage en espérant que peu à peu les Etats de Sud renonceraient d'eux mêmes à cette pratique face à la pression et l'exemple des autres nations.

La sécession religieuse s'opérait toutefois également car la foi protestante commune, elle aussi, était plus devenue une source de division que d'harmonie. Les deux confessions les plus représentées (méthodiste et baptiste), s'étaient scindées en églises ennemies du Nord et du Sud justement à propos de l'esclavage. Il peut être utile de préciser également le climat religieux qui régnait à cette période et les dissensions existant entre l'église protestante et catholique. Dans les années 1840, le nombre d'immigrés catholiques augmenta trois fois plus vite que celui des protestants. Ce qui n'alla pas sans inquiéter les protestants américains qui étaient en guerre depuis plus de deux siècles contre les papistes. Certains sujets devinrent motifs d'affrontement entre communautés. Le mouvement en faveur de la tempérance, initié par les protestants et qui conduisit à prôner la prohibition de l'alcool dans les Etats, créa un puissant sentiment anti catholique. Un certain nombre de sociétés secrètes, auxquelles ne pouvaient adhérer que des protestants avaient vu le jour. Constitués en loges, leurs membres s'engageaient par serment à n'élire à des emplois publics que des protestants autochtones. Surnommés les « *Know-nothings* »¹³, ils constituaient un groupe de pression extrêmement puissant. Tout ce contexte donna lieu pendant la décennie précédant le déclenchement de la guerre à une vie politique et sociale très agitée. Cette crise de croissance et de conscience, cette remise en question des motivations originelles qui inspirèrent les pères fondateurs, ne pouvaient que conduire à une crise grave.

Avec l'élection d'Abraham Lincoln (1860), tout compromis sur le sujet de l'esclavage sembla impossible aux Américains du Sud et ils décidèrent de faire sécession et de créer une confédération d'Etats. Les hommes politiques du Nord et du Sud tentèrent, pour les premiers, de convaincre que cette sécession était anticonstitutionnelle et, pour les seconds, qu'il fallait respecter les termes de la Constitution qui protégeait les droits des Etats. Le dernier discours au congrès, le trois décembre 1860, de James Buchanan, président sortant, montre toutefois combien sont intimement liées les motivations religieuses et politiques qui présidèrent à la rédaction de la Constitution. Au sujet de la sécession, il avertissait les élus de la manière suivante : « *une aussi*

¹³ Questionnés par des gens extérieurs à leur confrérie, les membres devaient répondre : « *I know nothing* » (je ne sais rien) d'ou le sobriquet qui leur resta.

épouvantable catastrophe annihilerait les espoirs des amis de la liberté à travers le monde. [...] Non seulement l'exemple que nous donnons depuis plus de quatre-vingts ans serait perdu, mais on le brandirait comme la preuve concluante que l'homme est incapable de se gouverner lui-même »¹⁴. Sans dissenter davantage sur ce conflit, dont la violence et le nombre de victimes (six cent vingt mille combattants) tient plus de la nature profonde du peuple américain que de la défense des esclaves, il a modifié profondément la société américaine.

L'objectif des nordistes était atteint mais à un prix exorbitant. Ils avaient évité la rupture de ce qu'ils appelaient les deux « sections » des Etats-Unis ce qui aurait constitué un échec patent de la théorie de peuple élu, de mission divine et la « destinée manifeste » fracassée. Il en résulta toutefois un traumatisme certain dans l'inconscient collectif des Américains qui se prolonge encore aujourd'hui dans leur vision de la conduite d'un conflit. Ayant conduits une guerre civile totale, ils ont adopté une vision radicale dans ce domaine, exigeant la reddition sans condition de l'ennemi et privilégiant les stratégies d'annihilation. La défaite n'est pas concevable car elle serait la négation de l'Amérique et chaque guerre engagée devient un conflit pour réaffirmer une prééminence sur les forces de la nature.

En trois siècles, le messianisme américain est devenu original en rompant les liens avec ses origines européennes. Entre la religion, sa morale, la politique, le peuple et les hommes politiques ont réussi « l'habillage sémantique » de ce concept grâce à la « destinée manifeste ». La politique étrangère américaine est basée dès le départ dans un but expansionniste afin de protéger le modèle idéal de société, « empire de la liberté », et pour l'imposer à tous les peuples. L'influence de la religion est incontestable à ce stade mais ce facteur va devenir moins visible au vingtième siècle. La référence permanente à la Constitution l'occultera en effet le plus souvent. Il faut toutefois garder présent à l'esprit la singularité des origines de celle-ci. Pour achever cette description, il est nécessaire d'évoquer également la conception américaine singulière de la loi. C'est en effet la notion de « péché », plus que celle de faute ou d'infraction, qui fonde le corpus législatif aux Etats-Unis. La nuance est de taille car la référence religieuse renforce une vision manichéenne de la société. Le Bien et le Mal, les Bons et les Méchants, sont les seules possibilités qui existent. C'est ainsi que dans ce pays de liberté, les interdits foisonnent, y

¹⁴ La guerre de sécession, p.270, James M. Mc PHERSON, R. LAFFONT Editions, réimp. Juil ;1999

compris dans les domaines de la morale personnelle, et les peines sont sévères pour des infractions qui, dans de nombreux pays occidentaux, sont tout au plus contraventionnelles.

En matière de relations internationales, cela a également une importance non négligeable car une culture différente apparaît ainsi comme païenne et doit être modifiée par l'évangélisation ou combattue.

Le messianisme américain est prêt à essaimer à travers le monde. Il porte cependant en lui des germes fragiles qui sont le doute et la peur de l'échec. Ces sentiments qui, lorsqu'ils sont maîtrisés favorisent le développement de l'individu, conduisent à l'inverse le plus souvent en période de crise, à la paranoïa. Dans cette situation, les risques sont exagérés et les décisions prises le sont également. Le repli sur soi ou la riposte violente sont les conduites les plus généralement observées. L'étude de cette seconde partie de l'Histoire montrera que la politique étrangère américaine oscillera en permanence entre ces deux attitudes selon les événements.

II LE DEVELOPPEMENT MONDIAL

L'après-guerre vit une période de reconstruction intense et de développement intérieur avec un essor sur le plan mondial, sous l'ère du président W.T. WILSON (1913-1921), qui se poursuivit jusqu'en 1989.

Pour « révéler », dans l'acception photographique et non religieuse du terme, la prégnance de la religion et du messianisme américain au travers de sa politique étrangère entre 1900 à 1989, il est possible de procéder en trois étapes. En effet, de la fin du XIX^{ème} siècle à 1929, les Etats-Unis vécurent une période d'expansion exceptionnelle, tant nationale qu'internationale. La crise économique et la seconde guerre mondiale eurent ensuite un effet psychologique majeur sur les populations, mais furent ressenties diversement de part et d'autre de l'Atlantique. Enfin, de 1945 à 1989, le modèle américain s'imposa au Monde.

2.1 L'âge d'or

De 1865 à 1929, l'Amérique prit son essor. Sans engagements physiques majeurs, les Etats-Unis poursuivirent leur développement en répandant leurs conceptions économiques, politiques et morales. Une école fournie de stratèges, d'hommes politiques, d'historiens, de sociologues, de prêcheurs et de pamphlétaires rassemblait des domaines divers allant de l'objectivité scientifique à l'inspiration religieuse, de la démagogie à la prédication sans éviter l'affirmation darwinienne, le racisme biologique et l'hégémonisme comme mission morale.

Dans son livre *Our Country*, en 1885, le pasteur Joshua Strong, énonçait un vaste programme : « [L]es Etats-Unis doivent conquérir non seulement le Mexique, l'Amérique centrale et australe, mais l'Australie et les terres au-delà « afin d'assurer la paix que le monde attend. » Alors cette race, soutenue par une énergie inégalable, par ses millions d'hommes et la puissance que donne la possession ornée des vertus d'une liberté généreuse, du plus pur christianisme et de la civilisation la plus accomplie, cette race qui possède des dons militaires de grand style, imprimera son sceau à l'humanité. [...] Car de par la volonté divine et dans un sens qu'il est impossible de méconnaître, elle est chargée d'être la gardienne de ses frères. ». Au delà du caractère outrancier de la déclaration citée dans l'ouvrage de Philippe Grasset : « Le monde malade de l'Amérique »¹⁵, celle-ci n'est pas plus révélatrice de la pensée américaine de l'époque que la conception de l'amiral Mahan¹⁶ sur « les races incompetentes ». Dans cette même période, l'Amérique développa également un système protectionniste qui la mit à l'abri des difficultés européennes et attira en masse des immigrants. Avec la création de grands « trusts », le capitalisme s'affirma et la notion de gain prévalut sur toutes les autres. Rappelons toutefois à quel point celle-ci est liée à la réussite prônée par la religion protestante et que les organes politiques sont à son service comme en témoigne la déclaration du président Mac Kinley en 1898 : « *Je suis venu pour consolider l'épine dorsale de notre pays : le business* ». Ainsi, et l'incontournable amiral Alfred Thayer Mahan en fut l'un des concepteurs et promoteurs, l'expansion de la république devait se faire pour des buts éminemment pacifiques (le commerce, le gain). Les vertus du commerce renforcées de l'élan évangéliste étaient présentées comme les inspiratrices du progrès et de la paix. Il devient alors difficile de suspecter le pacifisme américain.

¹⁵ Philippe Grasset : « Le monde malade de l'Amérique, p.32,EVO, Bruxelles, 1999,

¹⁶ Mahan Alfred Thoyer, (1840-1914), amiral et stratège américain, ses théories ont marqué l'évolution de la doctrine de la marine américaine.

D'autre part, cette même expansion se ferait quand cela s'imposerait par accident, avec les moyens habituels des grands empires de l'histoire sans qu'il faille y voir de contradiction puisque l'amiral démontrait parallèlement que ces derniers étaient conduits précisément par la recherche du gain. On userait donc parfois, et même souvent, de toute la force du monde sans jamais s'interroger à ce propos, et en continuant à affirmer le pacifisme en but ultime. Dernière touche à l'édifice, et toujours grâce à Mahan, la théorie sur le mouvement de « l'argent vivant », de « l'argent créateur par son mouvement ». L'argent américain en circulant devient le vecteur de « l'américanisme ». D'après le docteur Julius Klein, vice-ministre du commerce de l'administration Hoover (31^{ème} président des E.U. de 1928 à 1932) : le *business* était devenu un « acte moral ». Bruce Barton, publiciste new-yorkais qui fut une « star » à l'époque avec son livre *The Man Nobody Knows* (il parlait de Jésus), expliqua en 1925 que Christ, Fils de Dieu comme on sait, était un *entrepreneur sacrament avisé*, un *businessman* sans pareil, un *génie de la promotion*, et qu'Il avait d'ailleurs « *choisi douze hommes parmi la piétaille du business pour créer avec eux une organisation qui avait conquis le monde.* ». J.D. Rockefeller (1839-1937), industriel et financier expliquait sa « mission » : « *C'est Dieu qui m'a donné la fortune [...] Le pouvoir de gagner de l'argent est un don de Dieu. Il doit être développé et utilisé pour le bien de l'humanité. Ayant reçu ce don, j'estime de mon devoir de gagner toujours plus d'argent et de l'employer pour l'humanité selon le mode que me dictera ma conscience.* ».

La réussite américaine ne fait plus aucun doute dans les esprits, et les Etats-Unis sont devenus une puissance mondiale. Las, le destin va interrompre la marche triomphale de l'Amérique vers une « stratosphère paradisiaque »¹⁷ et mettre à l'épreuve la foi américaine.

2.2 Les épreuves

Frappant une Amérique triomphante à la fin des années vingt, la crise de 1929 n'a pas eu les mêmes effets dans les esprits qu'en Europe. Figeant la dynamique industrielle et économique du pays, exposant la disette et la misère, la crise économique montrait aux Américains qu'ils n'étaient pas hors du monde et à l'abri des maux de la vieille Europe que leurs aïeux avaient

¹⁷ Maurois A.: écrivain français, académicien (1885-1967).

quitté. Les Etats-Unis, « pays encore jeune » au regard de l'histoire des nations, n'avaient pas le recul nécessaire pour bien appréhender le phénomène. Certes, la guerre de sécession avait été une épreuve douloureuse mais elle avait finalement cimenté, dans le fer et le sang, l'Union. C'est pourquoi, sans référent historique réel, contrairement aux nations européennes qui avaient toutes vécues des guerres suivies de crises économiques ou des épidémies et des renversements politiques, les Etats-Unis, bâtis sur l'expansion et le profit, nièrent la réalité. Les dirigeants de l'époque et le président Hoover lui même, n'apprécièrent pas à sa juste valeur le *Krach* d'octobre 1929. Herbert Hoover déclarait d'ailleurs au printemps 1930 : « La reprise est au coin de la rue ». A sa décharge, son entourage et les spécialistes du moment étaient également frappés d'incrédulité. Cette crise, pour réelle qu'elle fut, n'était cependant qu'une crise économique avec son cortège habituel de faillites, de misère et d'endettement. Ce qui la rend particulière aux Etats-Unis, c'est qu'elle frappe une population qui a des convictions sur son rôle d'exemple mondial, sa destinée et le fait, comme cela a été déjà exposé, que le peuple américain était un peuple élu.

Le résultat est immédiat : dans l'opinion, la crise est rendue plus dramatique et s'aggrave en quittant le terrain économique pour atteindre la psychologie et le moral de la population. De crise, elle devient la « Grande Crise » puis, la « Grande Dépression ». Pour certains Américains, cette crise était une épreuve divine, l'Amérique avait péché. Culminant à l'hiver 1932-1933, la crise atteint son apogée au moment de la prise de fonction du président Franklin Delano Roosevelt¹⁸ (FDR) en mars 1933. Relaté par Philippe Grasset¹⁹, FDR ne conçut rien de plus urgent que de prier. Son ministre du travail Elisabeth Perkins écrivit dans son livre de témoignage sur le nouveau Président : « *Nous nous trouvions dans une terrible situation. Les banques fermaient. La vie économique du pays était paralysée. Roosevelt devait prendre en main le gouvernement des Etats-Unis ce jour-là. Si jamais un homme voulut prier, c'est lui à ce moment précis. Il voulait prier et il voulait que chacun priât pour lui. Ce fut un secret bien gardé et il fallut longtemps pour que le monde apprenne que le Président avait été à l'église avant son Inauguration. C'était impressionnant. Chacun pria alors que le révérend Peabody lisait l'action de grâce demandant de l'aide pour « Ton serviteur, Franklin, qui est sur le point de devenir Président de ces Etats-Unis » ».*

¹⁸ Roosevelt (Franklin Delano) : 1882-1945, élu président en 1933, 36, 40 puis 44, il meurt en 1945.

¹⁹ Le monde malade de l'Amérique P.77, Philippe GRASSET, EVO Editions, 1999

La situation des Etats-Unis était critique à cette période. Dans un livre intitulé « chantiers américains » et publié en septembre 1933, André Maurois faisait la description de ce moment : « Si vous aviez fait le voyage vers la fin de l'hiver (1932-33), vous auriez trouvé un peuple complètement désespéré. Pendant quelques semaines , l'Amérique a cru que la fin d'un système, d'une civilisation, était tout proche. ». Ce développement de la crise de 1929 est essentiel pour la compréhension de la persistance du phénomène religieux aux Etats-Unis et pour expliquer des concepts futurs en matière de politique étrangère. Deux tendances peuvent ainsi être déjà relevées. La première concerne la diabolisation de l'ennemi, de l'Autre.

Le peuple américain, profondément croyant et voyant la main de Dieu derrière les épreuves subies, voit parallèlement celle du Malin chez le vecteur d'où la manière très américaine de désigner l'adversaire. Roosevelt, parlant de la crise disait : « Je vaincrai cette chose ». Déjà, à l'époque se profile la notion *d'alien*²⁰ qui sera déclinée à l'envi dans les décennies suivantes. L'autre tendance du peuple américain est celle, habitué aux pasteurs, à l'évangélisation et au messianisme de désirer croire le premier prédicateur venu, fut-il le Président américain. Certes, tous les dirigeants, élus démocratiquement ou non possèdent un certain charisme. Mais, dans les épreuves, les Américains ont un don particulier pour resserrer les rangs non pas seulement derrière le drapeau mais plutôt derrière le Président.

La crise de 1929 fut très certainement, et c'est l'explication mise en avant dans le livre de Philippe Grasset, un élément déterminant de la fragilité morale américaine de l'époque qui suivit, et encore maintenant. Félix Frankfurter, l'un des collaborateurs de Roosevelt disait : « ... *la crise aura laissé, dans le cœur et la conscience de quelques-uns des Américains les meilleurs, une empreinte ineffaçable. Nous ne serons plus après ce que nous étions auparavant* ». John Kenneth Galbraith suggère une vision plus large : « *En Europe, c'est la grande guerre qui secoua les anciennes certitudes. Les tranchées venaient hanter la mémoire sociale comme un paroxysme d'horreur. Aux Etats-Unis, ce fut la Grande Dépression. Celle-ci demeura dans la mémoire sociale des Américains pendant les quarante années suivantes et plus. Quand quelque chose semblait ne pas aller, les gens demandaient : « Est-ce que cela veut dire une nouvelle dépression ? »* »²¹

²⁰ Alien : l'étranger.

²¹ J. K. GALBRAITH : (1908-), économiste américain, collaborateur de Roosevelt, théoricien du « management ». Citation extraite de : Le monde malade de l'Amérique P.77, Philippe GRASSET, EVO Editions, 1999.

Il est incontestable que l'enracinement religieux, qui ici eût une influence capitale dans l'appréciation d'une crise intérieure, continua à influencer sur la politique étrangère américaine car elle a décuplé les faiblesses mises en évidence dans la première partie (le doute et la peur de l'échec de la destinée manifeste). C'est au travers de cette crise, peut-être, que l'on peut estimer que le messianisme américain initial, puis original, dans le sens : déviant, est devenu transgénique.

L'action conjuguée de la thérapie Roosevelt et de l'Histoire, avec les prémices de la seconde guerre mondiale, permit de nouveau au peuple américain de croire en la poursuite de sa destinée.

Dès 1937, les Etats-Unis s'engagèrent plus activement dans une politique internationale tout en relançant une production d'armement soutenue et décidée par le gouvernement. En fournissant une aide à la Chine contre le Japon, indirectement les E.U. entraient en guerre à partir de 1938. La situation économique restait cependant catastrophique car en 1939, il y avait encore 9 millions de chômeurs soit 17% de la main d'œuvre. En septembre 1940, 83% des Américains étaient hostiles à l'entrée en guerre des Etats-Unis. Roosevelt fut réélu pour la deuxième fois à l'automne de la même année en promettant explicitement que les *boys* ne seraient pas envoyés pour combattre dans une guerre à l'étranger. Une fois encore, il fallut pour convaincre la population, recourir à des artifices sémantiques. Le programme de prêt-bail (*Lend Lease*) consenti aux Britanniques après son élection faisait des E.U. « l'arsenal de la Démocratie ». Le concept de démocratie américaine étant très proche des dogmes religieux, il fut aisé de convaincre les Américains qu'une nouvelle croisade était nécessaire et donner à la population un nouvel élan de foi. Fort opportunément, l'attaque japonaise contre Pearl Harbour désignait un adversaire culturellement très éloigné, un *Alien* parfait y compris dans le domaine religieux. *Time*²² écrivit le 15 décembre 1941 : « *La guerre vint comme un grand soulagement, un tremblement de terre à l'envers, c'est à dire un terrible coup qui remit en place tout ce qui était disjoint et tordu. Les bombes japonaises ont finalement restauré l'unité nationale des Etats-Unis.* ». En 1942, le chômage était réduit presque à rien : les chômeurs s'étant répartis entre les soldats américains et les ouvriers mobilisés.

²² Time : quotidien, citation extraite de : Le monde malade de l'Amérique Editions, 1999

Il n'est pas question ici de décrire, imparfaitement qui plus est, le déroulement historique du conflit. Un facteur mérite toutefois d'être développé, c'est l'influence de la guerre sur le domaine économique et le *business*. En effet, nous avons montré et illustré grâce aux théories de l'amiral Mahan comment « l'argent créateur » était devenu le vecteur des valeurs américaines. Cette période d'intense développement économique permit de consolider la construction du messianisme américain et de définir le cadre dogmatique de la politique étrangère des E.U. et les mécanismes de manipulation de l'opinion publique américaine.

En janvier 1942, Roosevelt créa le *War Production Board* pour diriger l'économie de guerre. L'entrée d'industriels au gouvernement favorisa le vote d'un certain nombre de textes dont les lois anti-trust afin de pouvoir combiner patriotisme et profit. Le pouvoir du gouvernement fédéral s'accrut également au détriment du Congrès. En cinq ans, le nombre d'employés gouvernementaux passa de 1 à 3,8 millions et le budget de 9 à 100 milliards de dollars. Outre le développement extraordinaire des industries, le PNB doubla entre 1939 et 1944. Par le biais d'une campagne de propagande sans précédent, le peuple américain fut incité à soutenir l'effort de guerre. L'autocensure des médias fut instituée et de nombreux journalistes furent recrutés dans l'appareil de propagande officiel, l'*Office of War Information*. Enfin, concernant la définition d'une politique étrangère, dans l'ouvrage « la politique étrangère des Etats-Unis depuis 1945 » de Michel Allner et Larry Portis, un paragraphe décrit parfaitement les buts de celle-ci : « *La Seconde Guerre mondiale américaine se voulait aussi une croisade démocratique dont les idéaux furent exposés dès août 1941 dans la charte de l'Atlantique, signée par Franklin Roosevelt et Winston Churchill. Elle proclamait à la fois (et peut-être de façon contradictoire) le droit des nations (et non des peuples) à l'autodétermination et la nécessité de permettre à tous les Etats de bénéficier d'un accès libre, sur un pied d'égalité, au commerce et aux matières premières « nécessaires » à leur prospérité économique. Ce principe de la « porte ouverte » permit aux Etats-Unis de conquérir, pendant la guerre, d'importantes sphères économiques, notamment au Moyen-Orient. La définition que donnaient les Etats-Unis de ce qui était nécessaire à leurs industries, ainsi que leur position stratégiquement dominante, leur garantissait, dès la fin du conflit, la possibilité d'intervenir pour imposer leur accès au commerce mondial.* »²³

²³ La politique étrangère des Etats-Unis depuis 1945 P21, Michel Allner et Larry Portis, collection les essentiels, Edition ELLIPSES, mai 2000

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Etats-Unis avaient payé le tribut humain le moins élevé (50 fois moins que l'U.R.S.S.), fournissaient les deux tiers des produits industriels de la planète, contrôlaient les trois-quarts des réserves monétaires mondiales et possédaient l'outil militaire conventionnel le plus puissant et l'exclusivité de l'arme nucléaire. La guerre avait bien sauvé les Etats-Unis et permettait de poursuivre le destin exceptionnel du peuple américain. Dans un de ses articles Noam Chomsky²⁴ cite un rapport de George Kennan qui dirigeait l'équipe chargée de la définition de la politique au département d'Etat, à la fin des années 40 : « *Avec seulement 6,3% de la population mondiale, nous représentons près de 50% de la richesse mondiale. [...] Dans cette situation, il est impossible que nous n'éveillions pas l'envie et le ressentiment. Notre tâche principale, dans les années à venir, est de mettre en place un système de relations internationales qui nous permette de maintenir ce déséquilibre* »

La période qui suivit ne fut que l'application des règles édictées : la morale religieuse américaine amalgamée à la Constitution et dénommée démocratie devait être imposée au reste du monde par le biais, soit de l'argent et du *business*, soit par la force chez les populations qui n'avaient pas encore perçu la « Lumière » (les races et peuples « incompetents »). De même, et toujours à cause de cette angoisse métaphysique de l'échec, toutes les ressources de la planète qui pouvaient être nécessaires à la survie de « l'Empire des Libertés » appartenaient de fait aux Etats-Unis. Le sénateur Henry Cabot Lodge le déclara en mars 1948 : *le plan Marshall « couvre les empires britanniques, français et hollandais [qui] possèdent d'énormes quantités de matières premières très utiles pour nous* ».

Cette politique étrangère ne fut cependant pas comprise immédiatement par le reste du monde, masquée en effet pendant près de cinquante ans par l'affrontement Est-Ouest.

2.3 La période anti-communiste

Dans ce domaine, la littérature ne manque pas d'autant plus que, au fur et à mesure de l'accession des Etats-Unis au rang de superpuissance, son activité internationale va croissante qu'elle soit d'ailleurs culturelle, économique, diplomatique et militaire. Certains auteurs donnent la prééminence à l'économie comme objectif de cette politique, d'autres comme Noam Chomsky, auteur pour le moins controversé et qui n'est pas « prophète en son pays », estiment que cette

²⁴ De la guerre comme politique étrangère des Etats-Unis P.30, Noam CHOMSKY, AGONE Editeurs, oct. 2001

dernière ne s'exprime que par la guerre²⁵. Dans les deux cas, économique ou militaire, la politique étrangère est considérée comme le vecteur d'un dessein national et non pas comme son fondement. Si l'on veut trouver une logique à cette politique, il faut répondre à la question : « qu'est-ce qui fait courir l'Amérique ? ».

Jusqu'en 1929, la réponse était aisée car il s'agissait de créer un Etat, une Nation voire un empire, fut-il bâti d'ailleurs sur un socle de croyances religieuses. Le terme empire apparaît de plus en plus au cours de ce vingtième siècle pour représenter les Etats-Unis. La comparaison est tout à fait naturelle car un empire se caractérise, et survit, généralement par le biais d'un expansionnisme constant perpétré militairement (Empire turc, napoléonien, etc.).

Au cours de ce XXème siècle cependant, l'arme économique a, non pas remplacé, mais a été ajoutée à l'arsenal couramment employé comme instrument d'une politique. L'évangélisation a été effectuée par le recours aux médias et l'acculturation aux valeurs américaines. Les moyens changent, l'objectif reste le même. La politique étrangère d'un pays est souvent motivée par la politique intérieure. Les Etats-Unis n'échappent pas à cette règle et c'est bien à travers leur vision particulière de la vie qu'ils déterminent cette politique. C'est pourquoi, en réponse à la question posée, et au risque d'être réducteur, est-il possible d'affirmer que les Américains sont persuadés d'avoir bâti « un empire de liberté » et que le reste du Monde doit suivre cet exemple de gré ou de force. Toute réticence, voire même simple doute, au sujet de cette évidence met en péril l'entreprise. Ceci explique la fuite en avant perpétuelle et l'angoisse existentielle de l'échec déjà présentées. La perception de la crise de 1929 et ses effets jusqu'à l'issue de la seconde guerre mondiale puis la période de la Guerre froide, permettent d'illustrer ce propos.

Un des points essentiels de la politique étrangère américaine de la période de la Guerre froide, marquée par un interventionnisme militaire croissant et qui justifie l'approche de Chomsky, est le fait de devoir dissocier le peuple américain de ceux qui le dirigent. En effet, s'il a été relativement aisé de retrouver le fil conducteur religieux dans la politique américaine jusqu'à Roosevelt, il devient ensuite difficile de déterminer si les hommes politiques qui se sont succédés ont été motivés par des croyances sincères dans la destinée de l'Amérique ou s'ils ont œuvré pour consacrer une Amérique surpuissante par soif de pouvoir personnel. Abordant là le domaine métaphysique et psychologique, c'est au travers des motivations idéologiques que l'on peut tenter

²⁵ De la guerre comme politique étrangère des Etats-Unis Noam CHOMSKY, AGONE Editeurs, octobre 2001

de retrouver ces préceptes messianiques. Il sera toutefois impossible de savoir si telle ou telle allusion religieuse est sincère ou cyniquement destinée à l'électorat américain. Rappelons néanmoins que la population américaine, disposant d'un pays continent comme espace naturel est peu soucieuse de ce qui se passe à l'extérieur. Hormis quelques tentatives isolationnistes ou scandales politico-financiers, qui influèrent sur quelques élections, le peuple américain, manipulé par les hommes politiques avec la complicité des médias, sera convaincu de l'utilité des interventions extérieures par des motifs idéologiques.

C'est pourquoi, sans détailler toutes les initiatives américaines en matière de politique étrangère dans la période 1945-1989, seuls deux aspects principaux seront évoqués. Il s'agit d'aborder d'une part l'idéologie de la guerre froide et d'autre part la mise en place d'un nouvel ordre économique mondial asservi aux intérêts américains.

Le conflit « EST-OUEST » arrive en effet fort à propos vers la fin de la seconde guerre mondiale pour donner un sens à l'économie de guerre américaine et permettre au complexe militaro-industriel de poursuivre son développement sans devoir effectuer des restructurations dont le coût social aurait été insupportable pour le peuple américain encore traumatisé par la crise de 1929 : « *la plus grande peur du public américain, selon les sondages, n'était pas la défaite mais la possibilité que la paix amenât un nouvel effondrement économique* »²⁶.

Le communisme, déjà combattu dans les années vingt, avait l'avantage de sembler être l'opposé de l'américanisme. L'idéologie universelle et révolutionnaire qui promettait d'essaimer à travers le monde en luttant contre le Capital, devenait *de facto* l'adversaire. Il fallait être pour les uns et contre les autres. On retrouva rapidement des schémas de pensée usuels : le Bien et le Mal. Le caractère religieux de la population américaine, de manière spontanée ou organisée par le pouvoir politique, pouvait être de nouveau exalté par des campagnes de « chasses aux sorcières ». Dans l'Histoire, il existe suffisamment d'exemples, encore aujourd'hui, de gouvernements qui utilisent des difficultés extérieures pour minimiser certaines insuffisances dans le domaine intérieur. Le gouvernement américain pouvait alors, dès la fin de la guerre, justifier du maintien d'un budget de la défense conséquent et dès juillet 1947, le Congrès américain vota le *National Security Act*. Le ministère de la défense (DoD) fut réorganisé et des institutions telles que la C.I.A. et le

²⁶ -GRASSET Philippe Le monde malade de l'Amérique, P.86, EVO Editions, 1999

National Security Council (NSC) furent créées. Les Etats-Unis s'impliquèrent également activement dans la constitution des instances internationales : ONU, FMI, BIRD etc.

La guerre froide devint ensuite une suite d'actions et de réactions. En 1949, la victoire de Mao Tsé Toung consacra l'avènement d'un nouvel empire communiste et les Soviétiques accèdent au rang de puissance nucléaire. Toute la politique étrangère mondiale se résuma ensuite à cet affrontement idéologique de « l'empire des libertés » contre « l'empire du Mal » (Reagan, 1983). La liste des interventions militaires ou des retournements d'alliances qui en découlèrent représente peu d'intérêt sauf quand ces interventions militaires directes ou indirectes ne sont que des prétextes pour promouvoir l'idéologie américaine et ses valeurs et permettre l'accomplissement de la Destinée manifeste.

En effet, la nécessité de maintenir et d'augmenter la capacité militaire des E.U., obligeait le gouvernement, sous la pression des industries américaines, à protéger les sources de matières premières stratégiques ou non. Le maintien à tout prix de la libre circulation des biens et du dollar nécessitait d'intervenir à peu près partout dans le Monde soit chez des « fournisseurs », soit chez des « clients ». A titre d'exemple non exhaustif, le continent sud-américain a vu un nombre inouï d'interventions militaires américaines : Quatre fois à Cuba, deux fois au Nicaragua, six fois au Panama et sept fois au Honduras. Déjà en 1924, les finances de près de la moitié des Etats de l'Amérique latine étaient très dépendants des Etats-Unis.

Il reste toujours difficile de faire la part entre le développement économique et idéologique tellement cela est intimement lié aux Etats-Unis où le profit est une vertu et le *business*, un acte moral. La collusion entre les hommes politiques et le monde des affaires apparaît ainsi naturelle. Cependant, cet exemple est cité par Michel ALLNER et Larry PORTIS dans leur ouvrage²⁷ : Lorsque au Guatemala en 1950, le président nouvellement élu envisagea de redistribuer des terres aux paysans, il risquait de porter atteinte à la *United Fruit Company* qui était menacée de se voir déposséder de 50 000 hectares. Au conseil d'administration de cette société américaine siégeaient des membres du gouvernement Eisenhower dont le secrétaire d'état, John Foster Dulles, son frère Allan Dulles alors directeur de la CIA et Henri Cabot Lodge, ambassadeur aux Nations Unies.

²⁷ -ALLNER Michel et Larry Portis , La politique étrangère des Etats-Unis depuis 1945, p.63 collection les essentiels, Edition ELLIPSES, mai 2000

La CIA fournit des fonds à des officiers guatémaltèques et dès 1953 un premier coup d'état fut tenté. Puis l'Agence fournit une aide logistique massive et lors du second coup d'Etat en 1954, les Etats-Unis bloquèrent l'envoi d'une commission d'enquête de l'ONU. L'anticommunisme a-t-il finalement été la principale motivation de la politique étrangère des Etats-Unis après 1945 ou bien la justification idéologique de la guerre froide dissimulait-elle la main mise d'un complexe militaro-industriel sur l'appareil politique ? La nuance est difficile car le lien religion, profit, destinée, est très étroit. Toujours est-il que le gouvernement américain a manifesté dans cette période un activisme forcené pour maintenir son *leadership* mondial et que par le biais, pratique, de l'ennemi communiste, il a été possible de justifier toutes sortes d'actions militaires même quand elles paraissaient contraires à la démocratie et à l'autodétermination des peuples. Selon le président Johnson, les Etats-Unis devaient se battre au Viêt-Nam pour que « *notre liberté soit définitivement assurée* ».

Cette guerre fut cependant un coup porté aux certitudes morales américaines et vit une tentative du Congrès pour limiter les initiatives gouvernementales en matière de politique étrangère et d'engagement des forces américaines : la loi Case, en novembre 1972, renforça le contrôle exercé par le Congrès puis après l'affaire *Watergate*, ce fut le *War Powers Act*. L'affaiblissement progressif de l'U.R.S.S. obligea également le gouvernement américain à chercher de nouvelles menaces pour justifier le maintien cette politique basée sur le développement permanent de l'outil de défense américain. La chute du mur de Berlin, en novembre 1989, aurait cependant du permettre de tirer réellement « les dividendes de la paix ».

De 1900 à 1989, les Etats-Unis sont devenus la première puissance mondiale et ont, en terrassant « l'ours soviétique », montré à la face de la planète combien les valeurs américaines devaient être universelles. Las, au cours de cette dernière décennie du siècle, l'incertitude et le doute sont rapidement venus ternir ce tableau angélique malgré l'affirmation d'une puissance hégémonique sans égale. Le déséquilibre du Monde bipolaire lors de la chute du mur de Berlin en 1989, a mis en évidence cette fragilité fondamentale de la foi américaine et explique les errements de la politique étrangère actuelle.

III L'INCERTITUDE

Nul doute ne règne dans les esprits des observateurs : les Etats-Unis sont en crise. Pourquoi, alors que la chute de l'Union soviétique aurait dû au contraire faire naître une période de félicité sans précédent ?

Le système américain, faut-il le répéter, est basé sur l'expansion, la lutte contre l'adversité qui mobilise les énergies et cristallise la foi. Il faut donc en permanence nourrir ce concept. Fort opportunément, le Monde, ou une fraction, résiste à l'imposition du modèle américain. Un certain nombre de dirigeants étrangers n'acceptent pas « l'impérialisme » américain. Voilà des « Etats scélérats » qui en menaçant les « Etats éclairés » justifient la poursuite de la destinée manifeste qui peu à peu avait été perdue de vue par le peuple américain qui traverse une crise d'identité nationale.

Une rapide et superficielle description de la société américaine à l'aube du XXIème siècle permettra d'expliquer ensuite les nouveaux concepts de politique étrangère développés par les Etats-Unis et qui justifient enfin une « nouvelle croisade ».

3.1 La société américaine du XXIème siècle

La société américaine, dont les origines ont déjà été évoquées, a évolué dans sa composition mais reste extraordinairement pétrie par la religion.

Avec 266 millions d'habitants (1998), la population américaine représente environ 5% de celle du monde. Pluriethnique mais à majorité blanche (54%), noire (12%), hispanique (10%), asiatique (5%), amérindienne (1%) et autres (20%), la population connaît une baisse de natalité mais le nombre des moins de 20 ans assure l'avenir démographique du pays. En revanche, la population blanche décroît régulièrement (52,5% en 2020 au rythme actuel) et la communauté hispanique devrait dépasser à moyen terme la noire. L'idéal d'une société américaine où tous les émigrants se fondaient dans un seul moule n'est cependant plus d'actualité et au *melting pot*, on oppose désormais l'expression *salad bowl* (salade composée) où chaque élément conserve son identité.

La société américaine connaît une crise identitaire dans laquelle les problèmes sociaux ont une grande place. Le racisme, le chômage, la violence, les carences du système éducatif, judiciaire et de protection sociale soulèvent des interrogations légitimes. Dans ce climat, le domaine religieux effectue un retour en force.

La vie religieuse des Américains, qui aurait pu suivre le déclin observé dans les autres pays occidentaux, est plus intense et malgré le matérialisme ambiant, 90% des Américains disent croire en Dieu, 60% prétendent appartenir à une religion. En l'absence d'une religion d'Etat, le pluralisme religieux prévaut. Plus de 1500 églises sont recensées et de nouvelles apparaissent chaque année. Le protestantisme est dominant (60%) mais s'est diversifié en une multitude de cultes : le méthodisme, les presbytériens, les luthériens, les épiscopaliens, les congrégationalistes et les baptistes pour les principaux. Le catholicisme (25%) est en constante progression grâce à l'immigration hispanique en provenance d'Amérique latine. Toutes ces églises comptent de nombreuses branches dissidentes qui constituent de nombreuses sectes dont certaines ont une influence certaine comme les Mormons et les Quakers et d'autres peuvent suivre une démarche apocalyptique²⁸. Il faut également noter le développement de certaines religions minoritaires comme l'islamisme qui a dépassé le judaïsme en nombre de pratiquants.

Symptomatique de la dernière décennie, le développement de « l'église électronique » qui permet via la télévision, la radio ou Internet, d'atteindre les croyants chez eux par le biais de sermons effectués par des prédicateurs. Pour être pasteur aux Etats-Unis et célébrer les mariages par exemple (50 dollars par cérémonie), il suffit de déclarer sur l'honneur représenter une congrégation d'au moins vingt adultes se réunissant une fois par semaine, disposant d'un lieu de culte et être reconnu officiellement par l'Etat²⁹.

Au total, toutes ces églises sont à l'origine de la création de plus de 45 000 associations (sur les 85 000 recensées dans le pays) qui permettent de recueillir des fonds pour leur fonctionnement. Organisées en groupes de pression, elles mènent un combat actif auprès de toutes les instances décisionnelles pour promouvoir leurs intérêts. Sachant l'importance de l'argent pour les partis politiques, on ne peut dissimuler le poids représenté par les 50 milliards de dollars recueillis par l'ensemble des associations chaque année . A titre d'exemple, le président américain, G.W. BUSH (JR), a du gérer les manœuvres de certains groupes d'intérêt pour procéder aux

²⁸ exemple: 1993, Waco, Texas, secte des Davidiens, après plus de 51 jours de siège, assaut de la police, incendie et plus de 80 morts dont le gourou David Koresh.

²⁹ Courrier International, N°538 du 18 au 24 janvier 2001, P23, Tom Gorman, Los Angeles Times, Etats-Unis.

nominations des membres de son équipe et en particulier lorsqu'il a proposé John ASHCROFT au poste de ministre de la justice. En effet, des lobbies écologistes, syndicaux ou ethniques (*National Association for the advancement of Colored People*) s'opposaient farouchement à un groupe conservateur représentant la puissante N.R.A. (*National Rifle Association*) et la Coalition chrétienne. De même, à peine élu, il a proposé de subventionner des organismes religieux « *pour qu'ils prennent en charge des programmes sociaux* » et a « *muselé les ONG internationales de planning familial [en les privant de subventions si elles prônaient l'avortement]* »³⁰: Le candidat BUSH n'a pas perdu de temps pour remercier les conservateurs et autres associations religieuses pour leur soutien dans la campagne électorale.

Face à la crise d'identité américaine, la population souhaite donc un retour aux valeurs fondamentales et aux Etats-Unis, certains groupes militent pour un retour de la prière dans les écoles, sachant que le Congrès a déjà voté en 1999, pour lutter contre la violence, l'affichage des dix commandements dans les établissements.

Aucune autre nation occidentale n'a donc conservé une telle imprégnation religieuse de sa population. Même s'il n'est pas possible de parler de nouveau « grand réveil » aux Etats-Unis, il n'en demeure pas moins que la société américaine, tributaire de ses origines, possède tous les composants d'une secte : rupture avec une église originale, rejet de la société initiale, projet utopique (Maurois décrivait au début du XXème siècle la quête américaine d'une « stratosphère paradisiaque »), prosélytisme actif, sentiment de persécution . La comparaison peut même aller jusqu'aux sectes dites « templières », comme l'Ordre du Temple Solaire (O.T.S.), où le sentiment d'appartenir à une élite désignée par une essence divine, induit la subordination des adeptes et leur dépendance financière. Le succès de l'église de scientologie peut illustrer le propos.

Dans ce contexte, où se situent les élites politiques ou du monde des affaires ? Si on examine leur origine sociale, on constate que les WASP (*White, Anglo Saxon, Protestant*) représentent toujours la majorité gouvernante. Il est vrai que l'on voit apparaître de plus en plus de membres d'autres communautés minoritaires noires ou hispaniques. Tous passent par les grandes universités américaines, un certain nombre est fils ou fille de pasteur et ils revendiquent également leurs croyances religieuses. AL GORE, candidat malheureux à l'élection présidentielle, prétend publiquement qu'il lit des passages de la bible quotidiennement. Pour ceux qui donnent une apparence moins religieusement marquée, ils mettent en avant leur foi dans la démocratie

³⁰ Courrier International N°537 du 15 au 21 février 2001, P.20, The Washington Post, Editorial ;

américaine comme modèle universel. On sait combien cette démocratie est redevable au protestantisme. Tous, donc, consciemment ou inconsciemment souhaitent que les Etats-Unis restent « l'empire des libertés » voulu par les pères fondateurs. La chute du mur de Berlin, en 1989, a ébranlé cette foi et ces convictions mais le peuple américain n'est transcendé que par les défis et très rapidement, de nouveaux concepts ont vu le jour et permettent de poursuivre l'œuvre « civilisatrice » de Etats-Unis dans le Monde.

3.2 Les nouveaux concepts

Depuis 1989, les Etats-Unis sont à la recherche d'un nouvel idéal, d'une nouvelle motivation. Les hommes politiques et les dirigeants économiques cherchent à maintenir à tout prix l'expansion américaine, économique et culturelle, tant il est vrai que le système ne souffre pas l'immobilisme. Toute pause crée en effet une récession économique qui atteint directement la société américaine. Dans ce contexte, il est nécessaire de maintenir artificiellement la consommation en utilisant la même recette qu'en 1938 : subventionner les industries afin de produire de l'armement toujours plus sophistiqué en stimulant la recherche scientifique qui permet aux E.U. de créer et de vendre des technologies nouvelles. Mais, pour que cette recette fonctionne, il faut convaincre la population américaine qu'il y a un réel besoin et donc une menace contre les intérêts américains. Le déclenchement de la guerre du Golfe a mis en évidence la nécessité d'une technologie de haut niveau pour faire face à des conflits d'un type nouveau. Les concepts de conflits asymétriques, de frappes chirurgicales, « zéro mort » (Américain...) furent donc développés. Les Etats-Unis, n'ayant plus de rivaux militaires, pouvaient également afficher désormais ouvertement leur mépris des organisations internationales. Ouvertement, en effet, car depuis longtemps, ils agissaient à leur guise soit clandestinement, soit en usant de leur droit de veto au conseil de sécurité des Nations Unies (exercice dans lequel les E.U. ont dépassé largement l'ex-U.R.S.S.). Cependant, la population américaine, après l'euphorie de la victoire des forces du Bien contre Saddam HUSSEIN, dont la « satanisation » fut poussée à son paroxysme, et la mise en scène médiatique parfaite, était démotivée : la sauvegarde de la planète ou le rôle de gendarme du monde n'étaient pas des objectifs crédibles. William PFUFF, chroniqueur au *International Herald Tribune*, interrogeait ses lecteurs dans ces termes le 12 février 1992 : « Où allons-nous, nous Américains ? Où en sommes-nous maintenant ? Je n'ai pas de réponse.[...] J'affirme

*simplement que le désarroi et l'anxiété ressenti par les Américains dans le malaise qui suit la Guerre froide ont à voir avec la perte d'une identité plus qu'avec la perte d'un ennemi. »*³¹.

Un an après la guerre du Golfe, le 8 mars 1992, le *New York Time* cita un document du Pentagone qui explique les objectifs de la politique étrangère américaine : « La principale mission politique et militaire de l'après-guerre froide a été d'empêcher l'émergence d'une super puissance rivale en Europe de l'est, en Asie ou sur le territoire de l'ex-Union soviétique. ». L'objectif global, démontré au cours de l'intervention contre l'Irak, est de « demeurer la puissance extérieure dominante au Moyen-Orient et de protéger l'accès des Etats-Unis et de l'Occident aux ressources pétrolières de la région »³². Les objectifs de la politique étrangère étant devenus presque exclusivement économiques, on peut comprendre la désintérêt de la population américaine et les réticences concernant l'engagement ex-Yougoslavie. A ce moment là, le facteur messianique a perdu de sa force et il n'est plus question de nationalisme, de patriotisme ou de destinée manifeste.

La poussée islamiste et l'échec du processus de paix au Moyen-Orient ont permis de revitaliser ce facteur. Les attentats terroristes commis contre les ambassades ou intérêts américains permirent de désigner des Etats scélérats ou Etats voyous (*rogue state*). Le président CLINTON déclarait en 1991 « *Etant entré dans une ère nouvelle, nous avons besoin d'une vision nouvelle et de la puissance nécessaire pour faire face à de nouvelles menaces* »³³. Parallèlement afin de revitaliser une économie américaine essoufflée, il annonçait que « *...la politique étrangère sera déterminée en fonction de son impact sur l'économie* »³⁴. Une fois encore, les dirigeants américains ne font pas preuve d'imagination en conservant une attitude dogmatique et une vision manichéenne du monde : il y a d'un côté les Etats-Unis et de l'autre ...le reste du monde.

M. Anthony LAKE, assistant du président CLINTON pour les questions de sécurité nationale précise, le 21 septembre 1993 à l'université John Hopkins à Washington D.C.. La politique américaine dans un discours intitulé « *From Containment to Enlargement* ». Ce discours est

³¹ -GRASSET Philippe, *Le monde malade de l'Amérique*, P.133, EVO Editions, 1999

³² -ALLNER Michel et Larry Portis, *La politique étrangère des Etats-Unis depuis 1945*, P.117, collection les essentiels, Edition ELLIPSES, mai 2000

³³ Harvard international review, été 92, discours à Washington à l'université Georgetown. *Le Monde Diplomatique*, février 1993,P.8 et 9. Article de Michael T. KLARE.

³⁴ Washington Post, 6 novembre 1992, *Le Monde Diplomatique*, février 1993,P.8 et 9. Article de Michael T. KLARE.

commenté par un analyste français, Jacques DECORNOY, en novembre 1993, dans un article³⁵ où il cite l'auteur : « *Nous devons promouvoir la démocratie et l'économie de marché dans le monde parce que cela protège nos intérêts et notre sécurité, et parce qu'il s'agit du reflet de valeurs qui sont à la fois américaines et universelles.* ». De même, M. A. LAKE montre le peu de cas qu'il fait des instances internationales : « *Pour tout responsable de notre sécurité, un seul facteur primordial doit déterminer le caractère multilatéral ou unilatéral de l'action des Etats-Unis : les intérêts de l'Amérique. Nous devrions agir sur le plan multilatéral quand cela sert nos intérêts et nous devrions agir unilatéralement quand cela sert notre dessein* ». M. DECORNOY concluait son analyse de la sorte : « *...tous les moyens seront bons pour tenter d'imposer, ... , un ordre ayant pour foi, celle dans le destin de l'Amérique et, pour loi, celle du profit.* ». Ainsi, la politique étrangère américaine, expliquée à l'attention des Américains, utilisait de nouveau les arguments de la démocratie, des valeurs universelles en insistant sur la notion de devoir : « nous devons ». Pourquoi est-ce un devoir ? Parce que cette notion est profondément enfouie dans la conscience américaine. Les politiques, par cynisme, intérêt ou pédagogie, ont cherché à éliminer les tentations isolationnistes d'une partie de la population américaine en ranimant une foi et un messianisme en perte de vitesse.

C'est donc en procédant à un effort d'armement supplémentaire que « l'ère clintonienne » a permis à l'Amérique de vivre une presque décennie radieuse sur le plan économique. L'intervention armée au Kosovo et les événements du 11 septembre vont permettre aux Etats-Unis de relancer leur emprise sur la planète en affinant leur doctrine.

3.3 La nouvelle croisade

Plus les Etats-Unis se sentent menacés et plus ils affichent leur détermination militairement. Nous avons vu que la peur de l'échec de la destinée manifeste avait poussé les Américains aux pires extrémités lors de la guerre de sécession. Tous les combats suivants illustrèrent la doctrine des Etats-Unis dans ce domaine. En avril 1986, le secrétaire d'Etat, George Shultz disait : « *Le mot négociation est un euphémisme pour capitulation si l'ombre de la puissance n'est pas projetée sur le tapis vert* »³⁶. Appliqué aux « Etats voyous » en Serbie, après le « rodage » en Irak, au

³⁵ Paru dans le Monde Diplomatique, novembre 1993, P.8 et 9.

³⁶ Cité dans : le Monde Diplomatique, août 2000, P.4 et 5, article de Noam CHOMSKY, l'Amérique, « Etat voyou ».

Yémen et en Afghanistan, l'acculturation aux valeurs américaines universelles ne s'exprime plus comme au temps de la quête de la frontière par le biais « de la bible et du fusil » mais par celui « du dollar et du *Tomahawk* » (missile de croisière). Les certitudes américaines demeurent cependant fragiles depuis la fin de la guerre froide. L'interventionnisme des Etats-Unis a provoqué des sentiments de rejet de la part de nombreux pays et en particulier au Moyen-Orient. Sur ce terreau d'insatisfaction, il a été facile d'initier des actions terroristes qui ont vu des ripostes massives de la part des Américains. Cet engrenage se combinant avec le facteur religieux islamique reste toutefois commode pour la pensée américaine : l'ennemi n'est pas chrétien (et protestant si possible). Samuel HUNTINGTON, en 1997, écrivait dans son ouvrage³⁷ : « *L'universalisme occidental est dangereux pour le reste du monde parce qu'il pourrait être à l'origine d'une guerre entre les Etats phares de civilisations différentes, et pour l'Ouest parce que cela pourrait le mener à sa propre défaite.* ». Il est exact que de nombreux auteurs ont, au cours de ces dernières années, largement prédit un XXIème siècle placé sous le signe des guerres de religion. Même pour une société américaine majoritairement chrétienne et puritaine, un affrontement idéologique christianisme/islamisme paraissait toutefois exagéré. Les Etats-Unis comptent d'ailleurs 5 à 6 millions de Musulmans. Les attentats du 11 septembre ne semblent pas, mais peut être est-il trop tôt pour l'affirmer ? avoir modifié radicalement l'opinion américaine dans ce domaine en faisant de tous les Musulmans des ennemis. Toutefois, ayant été atteinte durement sur son sol, dans sa chair et dans ce qui lui est le plus cher : le symbole de sa réussite économique, la population américaine a eu peur. Le doute et l'angoisse existentielle ont resurgi. Dans ces conditions, il est facile de recourir une fois de plus aux mêmes artifices et le budget américain de la défense va être augmenté de quinze pour cent. Le président G.W. BUSH (JR) parle de « nouvelle croisade » dès le lendemain des attentats et dans son discours au Congrès sur l'état de l'Union le 29 janvier 2002, il annonce : « ... *our cause is just, Supported by outlaw regimes ,terrorist allies, constitute an axis of evil.* ». L'empire des libertés va pouvoir pendant un certain temps survivre en renforçant sa puissance militaire, ce qui finalement survient au bon moment car l'économie américaine amorçait un ralentissement inquiétant. F.D. ROOSEVELT avait été suspecté en son temps d'avoir eu connaissance de l'attaque japonaise sur Pearl Harbour en 1941 et de ne pas avoir réagi pour entraîner l'adhésion populaire en faveur de l'entrée en guerre des Etats-Unis. L'administration BUSH sera peut-être suspectée de même dans

³⁷ -HUNTINGTON Samuel Le choc des civilisations, 1997, P.344

une cinquantaine d'années ? Le peuple américain a désormais retrouvé une cause, un ennemi, d'autant plus intéressant et effrayant qu'il est insaisissable, multiforme et indéfini. La foi américaine est redevenue solide. Tous les prédicateurs peuvent mobiliser leurs troupes et derrière les forces américaines envoyer les organisations humanitaires distribuer, outre de la nourriture, la bonne parole.

La difficulté toutefois de ce conflit asymétrique peut être comparable à celle que les médecins rencontrent face à la grippe : le virus terroriste est identifié mais la souche peut muter chaque année. Elle est pour l'heure, islamiste, mais peut changer. Le vaccin devra être adapté en conséquence et c'est au travers des rebondissements concernant l'avancée du programme de bouclier anti missile (NMD) qu'il faudra observer les pistes nouvelles explorées par les Américains.

CONCLUSION

Le messianisme est incontestablement un des fondements de la politique étrangère américaine. Nombre d'observateurs répugnent désormais d'ailleurs à parler de politique étrangère américaine tant il apparaît de plus en plus clairement qu'il s'agit en fait plus d'un prosélytisme, d'une évangélisation/acculturation, en vue d'imposer des valeurs dites universelles, que d'un véritable échange d'Etats à Etats. Il est également évident qu'en fait la pensée américaine n'a plus évolué depuis la fin de la guerre de sécession. Certes, cet activisme religieux a été plus ou moins masqué par des notions idéologiques ou économiques, mais l'objectif initial des premières colonies n'a pas varié. Ce qui toutefois mérite d'être relevé, c'est que ce messianisme, véritablement transgénique, porte en lui des germes dangereux : les notions de destinée manifeste, de peuple élu, de races incompetentes, ont fait des Etats-Unis une base propice à des dérives sectaires. Lorsque l'on connaît le danger de ces sectes, il est légitime pour les nations occidentales, qui sont devenues des adeptes, de s'interroger sur les motivations des dirigeants et des « gourous ». Un rapport parlementaire français, après les suicides collectifs organisés par les grands maîtres de l'O.T.S. en Suisse, au Canada puis en France en 1995, avait effectué un classement des sectes dont certaines furent qualifiées de dangereuses et « d'apocalyptiques ». Sans aucune intention

d'effectuer une prophétie, deux conclusions peuvent être tirées, l'une positive, l'autre négative, la Vérité se situant probablement à mi-chemin : soit les Etats-Unis consolident leur *leadership* sur le monde grâce à un K.O. technologique et parviennent à maintenir un équilibre international grâce aux autres « Etats éclairés et clients » et le dollar « argent créateur ». Soit la résistance d'autres Etats, mais plus probablement de groupuscules car le terme de civilisation de Samuel HUNTINGTON est par trop global, empêchent les Etats-Unis de rejoindre leur « stratosphère paradisiaque » et forts de leur puissance et de l'immunité assurée par le mythique « bouclier anti missiles », ils utiliseront des moyens disproportionnés qui génèreront un chaos mondial. Quoiqu'il advienne, s'il n'existe qu'un Dieu, au début de ce siècle, il est Américain. Après la guerre du Golfe, l'archevêque de Sao Paulo se demandait : « *Qui vont-ils attaquer maintenant, et sous quel prétexte ?* »³⁸. Après le discours de G.W. BUSH (JR), l'Union Européenne se pose la même question et se demande par la même occasion comment influencer sur ce puissant allié, fils naturel et deux fois sauveur du vieux continent, désormais majeur mais intrinsèquement fragile. Plus qu'auparavant, le sort de la planète dépend de la situation intérieure américaine et il faudra que les diplomates européens ajoutent à leurs déjà nombreuses compétences des notions plus que sérieuses en matière de sociologie et de connaissance de la société américaine.

³⁸ De la guerre comme politique étrangère des Etats-Unis, Noam CHOMSKY, AGONE Editeurs, oct. 2001

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

- ALLNER Michel et Larry Portis La politique étrangère des Etats-Unis depuis 1945, collection les essentiels, Edition ELLIPSES, mai 2000
- CHOMSKY Noam De la guerre comme politique étrangère des Etats-Unis, AGONE Editeurs, octobre 2001
- GRASSET Philippe Le monde malade de l'Amérique, EVO Editions, 1999
- HUGUES Gérard et Cécile COQUET Un destin manifeste, MALLARD Editions, sept. 99
- HUNTINGTON Samuel Le choc des civilisations, 1997
- LEONARD Emile G. Histoire générale du protestantisme (tomes 2 et 3), QUADRIGE Editions, juin 1988
- Mc PHERSON James M. La guerre de sécession, R. LAFFONT Editions, réimp. Juil ;1999

HEBDOMADAIRES

Le Courrier International

Le Point

QUOTIDIENS

Le Monde

MULTI MEDIAS

INTERNET

www.whitehouse.gov/government

CD ROM

Le Monde Diplomatique de 1980 à 2000

Dictionnaire Hachette 2000